

La musique que personne n'écoute

Andreea-Cătălina Panaite

Number 4, Spring 2022

Le style

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/99073ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (print)

2564-1824 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Panaite, A.-C. (2022). La musique que personne n'écoute. *Siggi*, (4), 40–41.

La musique que personne n'écoute

ANDREEA-CĂTĂLINA
PANAITE,
Montréal

*Andreea-Cătălina est sociologue et,
envers et contre tout, amatrice de
musique populaire.*



En visite chez des ami·e·s roumain·e·s à Montréal, il y a quelques années, j'ai mentionné entamer une recherche sur les *manele*. Il s'agit d'une musique très populaire en Roumanie, reconnue pour sa sonorité orientale et le trémolo langoureux de ses vocalistes. Victime de son succès, elle est aussi l'objet de vives critiques, tant dans la presse télévisuelle et écrite que dans la vie quotidienne. « C'est une musique de Tsiganes ! », m'a d'abord lancé une amie. En tant que femme d'origine roumaine, a-t-elle poursuivi, je devrais plutôt diffuser des connaissances sur la « belle » *muzică populară*, une musique folklorique traditionnelle jadis jouée en milieu rural et qui est aujourd'hui considérée comme le genre authentique de la Roumanie. Je savais que les chanteurs et les chanteuses de *manele* sont systématiquement identifié·e·s comme Roms, exclu·e·s de ce qui est jugé comme la « vraie » culture roumaine, mais j'étais embarrassée : je ne m'attendais pas à ce que mes ami·e·s soient offusqué·e·s par mon choix d'étudier ce type de musique.

« Comment peut-on exprimer en même temps son dégoût et son appréciation d'une musique ? »

Dans les boîtes de nuit de *manele*, m'a prévenue un autre proche, « des gens se font tuer par des mafieux. Il faut vraiment faire attention ! » Peut-être ne devrais-je pas m'y risquer ? Une telle inquiétude ne s'est cependant pas avérée représentative des réactions que j'ai reçues à l'annonce de mon sujet d'étude : la plupart de mes connaissances ont rigolé, comme si les *manele* formaient un sujet ridicule, du moins pas très sérieux pour une étude sociologique. « Je pensais que tu plaisantais ! » m'a dit une amie à Montréal, après cinq secondes de silence et un long rire. Que mes proches aient été offusqué·e·s ou amusé·e·s, une chose faisait consensus : « Personne n'écoute de *manele* ». C'est ce qu'on se plaît à me répéter depuis, tout comme mes parents et ami·e·s en Roumanie, d'ailleurs.



Lors de mon dernier séjour au pays, une seule personne a admis – avec une étonnante assurance – écouter des *manele*. Elle m'a invitée à sortir avec deux de ses copines qui, selon ce qu'elle m'avait dit, en sont aussi amatrices. L'une d'entre elles a pourtant esquivé mes questions toute la soirée, même lorsqu'elles ne portaient pas sur les *manele* comme telles. À un moment, elle s'est impatientée : « Je n'écoute pas de *manele* ! » m'a-t-elle dit, une affirmation qui a fait sourciller ses amies. Rigolant et roulant leurs yeux, elles m'ont assuré qu'elle en écoutait aussi.



Est-ce qu'écouter des *manele* est embarrassant ? À en croire mes proches à Montréal et en Roumanie, oui. L'étonnement ou le mécontentement exprimés à l'annonce de mon sujet d'étude ont vite fait place aux critiques : dans les vidéoclips, les femmes sont trop sexualisées, les chanteurs et les chanteuses valorisent indécemment la richesse, ils et elles ont l'air de « parvenu·e·s » et, finalement, seul·e·s les « pauvres » et les gens « peu éduqués » apprécient ce genre musical.

Curieusement, les personnes qui émettent de telles critiques sont également celles qui, depuis l'annonce de mon sujet d'étude, font jouer leurs *manele* préférées lors de soirées. C'est pour me faire hommage, dit-on, comme pour me rappeler qu'il s'agit là d'une exception – bien que les chansons soient déjà téléchargées sur leur téléphone cellulaire. D'autres ont commencé à se confier, surtout après un verre de vin ou deux : certaines *manele* sont belles ; celles qui parlent de l'amour pur et sincère, et celles qui sont influencées par un répertoire musical traditionnel sont touchantes, a-t-on admis. Deux amies ont même avoué aimer un chanteur en particulier. Mais, en général, me rassure-t-on, les *manele* sont kitsch et leurs vocalistes manquent de décence, de civilité et de « bonnes manières ».

J'avais du mal à saisir ces contradictions. Comment peut-on exprimer en même temps son dégoût et son appréciation d'une musique ? Pourquoi doit-on dissimuler son écoute de *manele*, même lorsqu'elle ne serait qu'occasionnelle ? Vives, sans demi-mesure, les conversations décomplexées sur cette musique ont été rares, même avec des amateurs ou amatrices avoué·e·s de *manele*. Pourquoi ?

« C'est une musique de Tsiganes ! », m'avait d'abord dit une amie à Montréal. Lorsque les *manele* devenaient un sujet de conversation, mes proches semblaient avoir une crainte : que cette musique soit considérée comme une représentante du répertoire culturel national, qu'une musique dite rom soit considérée comme roumaine. En dissimulant leur écoute de *manele*, mes proches négociaient avec des frontières ethniques au cœur du nationalisme roumain. Tel·le·s de vaillant·e·s patriotes, elles et ils se mettaient à la défense de la « vraie » culture roumaine, la protégeant ainsi d'une musique transformée en « ennemi du peuple ».

« Il faut vraiment faire attention », avait insisté un ami. Peut-être, mais pas aux soi-disant mafieux que l'on retrouverait dans les boîtes de nuit de *manele*, mais à sa réputation et, surtout, à celle du pays.